

ve... je n'ai plus ni bras ni jambes... Ne m'en voulez point trop, la mère...

—Serais-tu malade, petiote ? Faudrait te reposer...

—Non. C'est des bêtises. Ah ! si on s'écoutait !...

Elles traversaient le champ, à cet instant-là, ayant chacune à la main l'anse d'une corbeille de fruits.

C'était lourd, et les deux femmes marchaient pesamment, le dos courbé, les jambes raidies, les mains coupées, les pieds enfoncés, à chaque pas, profondément dans la terre meuble, où l'on avait récemment coupé de l'avoine, et qui avait, depuis, été détrempeée par une pluie légère.

Soudain Albine lâcha le côté qu'elle tenait,

Tiennette, surprise, en fit autant.

Les pommes roulèrent.

Et la vieille, point fâchée, mais feignant de l'être :

—Tu crois que nous n'avons pas assez de besogne ?

Elle allait plaisanter, mais s'arrêta.

Albine poussa un gémissement, et pâle comme si elle fût morte, s'affaissa sur elle-même.

—Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu as, pauvrete ?

Et la vieille, qui déjà s'était mise à ramasser les pommes, se précipita vers la jeune fille.

Celle-ci, visiblement, faisait un immense effort pour recouvrer sa présence d'esprit.

Ses mains étaient crispées.

Les ongles déchiraient la paume... qui saignait.

Les lèvres aussi saignaient, sous la morsure des petites dents blanches, aiguës, qu'on apercevait maintenant, à travers le sourire navrant, forcé, plein de larmes dont elle accueillit l'exclamation de Tiennette.

Et elle murmura :

—Ce n'est rien, je me suis tordu le pied... ça m'a fait mal, sur le coup... comme si on me coupait la jambe.

—J'ai eu une peur !...

Là-bas, au milieu du champ, ardemment éclairé par le soleil, les paysans, sur l'arbre, secouaient toujours les branches et les pommes, en tombant, crépitaient comme des grêlons.

—Hé, les amoureuses, cria l'un des deux, goguenard, faudrait voir à ne pas jouer aux chat brûlé pendant que nous trimons, nous autres...

—C'est bon, vaurien, dit Tiennette, nous n'avons pas huit bras ; *housse* toujours, nous ramassons !

Albine Mirande avait dix-huit ans. C'était une grande et jolie fille, élégante sous ses grossiers vêtements de paysanne, aux mains petites, aux pieds cambrés et qu'on devinait tous menus sous ses gros souliers à forte semelle. Son teint était hâlé, comme celui de toutes les ouvrières de la campagne, et le hâle donnait je ne sais quelle langueur à ses yeux bleus ; elle avait le visage régulier, doux et expressif. Des masses de cheveux blonds étaient roulés dans un filet qui tombait sur ses épaules, voilées à peine par une chemise de toile bise. Un chapeau de paille, sans ornement, sans rubans et sans fleurs, ombrageait son front.

Certes, il suffisait d'un coup d'œil pour deviner que cette belle fille était malade.

Mais où, de quoi souffrait-elle ?

En tout cas, elle était malade et si elle le savait, elle dissimulait sa maladie avec soin.

Un cercle noir, rendu plus noir encore par la couleur bistrée du visage, entourait ses yeux, légèrement enfoncés sous l'orbite.

La figure était maigre ; les traits indiquaient la fatigue, les coins des lèvres surtout, qui tombaient, détendus, accusaient une tristesse secrète ; les pommettes étaient saillantes et les tempes jaunâtres.

Tout à l'heure, quand elle s'était affaissée, lâchant le panier de pommes, et qu'elle avait poussé ce gémissement, toute sa physionomie avait reflété une incroyable expression de souffrance.

Il y eut de la sueur à son front,—non pas amenée par l'accablement du travail,—mais une sueur d'angoisse.

Pendant une seconde, Albine parut terrifiée.

Elle se releva, reprit le panier et, remise sans doute, continua son chemin.

Tiennette, en clopinant, la regardait du coin de l'œil,—de cet œil perçant et malicieux des vieilles paysannes, qui n'est qu'un point lumineux au fond de mille rides.

—C'est égal, petite, dit-elle, faudrait te reposer. Et si tu m'en crois, tu demanderas au père Billoret de ne pas achever ta journée, vois-tu...

Albine se raidit :

—Plus souvent ! J'ai bien le temps d'être malade !

—Enfin, ma belle, à ton entente !

Elles revinrent au pommier et le travail reprit.

Tout était silencieux,—autour des ouvriers.

La campagne semblait reposée, languissamment souriante, en présentant à ceux qui vivaient d'elle, son sein puissant, éternellement fécond. Le calme de l'hiver apparaissait déjà pour elle, avec l'espoir des forces renouvelées et de la vie à venir. Mais elle était, à ce moment de l'automne, dans la plénitude de cette joie qu'engendrent les bienfaits. Elle avait donné ses fleurs, ses vertes feuilles embaumées de fraîcheur, les chants de ses oiseaux, sa sève à tout ce qui existe ; elle avait donné ses moissons dorées, ses premiers foin, ses premiers fruits ; à présent, assoupie déjà, toute prête à s'endormir, elle donnait ses pommes, ses raisins, et le foin repoussé dans son sol inépuisable, et ses luzernes épaisses où courent les perdrix, et contente, revêtait sa parure d'or, paisible, heureuse d'avoir fait des heureux.

L'horizon était fermé par une ceinture de forêts étreignant le village, le château et la ferme.

Le village, perdu dans une combe, ne s'apercevait pas du champ de pommiers.

On le devinait là, seulement à la pointe aiguë de son clocher qui s'élevait dans le ciel, comme un mât de navire dépourvue de ses vergues.

La ferme était perdue dans un fouillis d'arbres,—des trembles, aux feuilles incessamment agitées, qui lui avaient valu son nom.

Quant au château, c'était lui qui de là, était surtout visible, orgueilleusement.

C'était une sorte de grand donjon gothique flanqué de quatre tours couronnées d'un campanile. Des grès rouges s'encastraient dans les créneaux et les bandeaux qui divisaient les étages, aux croisées à meneaux. Dans cette demeure princière, habitait la famille Lesguilly,—ou plutôt le marquis Gaspard de Lesguilly, seul représentant de la famille, un jeune homme d'une trentaine